

On aura peine à croire que le mensonge ait une histoire. L'histoire du mensonge, qui oserait la raconter? Et qui la promettrait comme une histoire vraie? Car à supposer, *concesso non dato*, que le mensonge ait une histoire, encore faudrait-il pouvoir la raconter sans mentir. Et sans céder trop facilement à un schème conventionnel et dialectique qui ferait contribuer l'histoire de l'erreur, comme histoire et travail du négatif, au processus de la vérité, à la *vérification* de la vérité en vue du savoir absolu. S'il y a une histoire du mensonge, c'est-à-dire du faux témoignage et du parjure (car tout mensonge est un parjure), et si cette histoire touche à quelque radicalité du mal nommé mensonge ou parjure, elle ne saurait se laisser réapproprié par une histoire de l'erreur ou de la vérité au sens « extra-moral ».

D'autre part, si le mensonge suppose, semble-t-il, l'invention délibérée d'une fiction, toute fiction ou toute fable ne revient pas pour autant à un mensonge. La littérature non plus. Dans la « Quatrième Promenade » des *Réveries du promeneur solitaire*, autre grande « pseudologie », autre traité abyssal du mensonge et de la fiction qu'il nous faudrait méditer avec une patience infinie, Rousseau propose toute une taxinomie des mensonges (l'imposture, la fraude, la calomnie, qui reste la pire). Il rappelle qu'un « mensonge » qui ne nuit ni à soi ni à autrui, un mensonge innocent ne mérite pas le nom de « mensonge » ; c'est, dit-il, une « fiction ». Une telle « fiction » ne serait pas plus un mensonge, selon lui, que la dissimulation d'une vérité qu'on n'est pas obligé de dire. Cette dissimulation, qui comporte une simulation, pose d'autres problèmes à Rousseau. Si au lieu de se contenter de ne pas dire, de taire une vérité qu'il ne doit pas, quelqu'un dit aussi le contraire, « ment-il alors, ou ne ment-il pas ? » demande Rousseau avant de répondre : « Selon la définition, l'on ne sauroit dire qu'il ment ; car s'il donne de la fausse monnaie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole pas ». Ce qui signifie que la définition qui l'exempterait du mensonge n'est pas bonne. S'il trompe, même s'il ne vole pas, dirait Kant, il ment car la vérité est toujours due, selon lui, dès qu'on s'adresse à autrui.

Nous y venons dans un instant, mais il faudrait s'étendre sur cette association fiduciaire, si je puis dire, du mensonge à la monnaie, voire à la fausse monnaie. Je ne parle pas seulement de tous les discours sur la fausse monnaie qui sont *ipso facto* des discours sur le mensonge, mais de la fausse monnaie qui surgit souvent pour définir le mensonge.

Cette association est significative et constante, de Montaigne à Rousseau et même à Freud qui l'érotise de façon saisissante dans un petit texte de 1913 intitulé « Zwei Kinderlügen » où l'une de ses patientes ne s'identifie pas par hasard à la figure de Judas, qui trahit pour de l'argent.

Après avoir multiplié des distinctions aussi subtiles que nécessaires, après avoir insisté sur le fait que, dans sa profession de « vérité », de « droiture » et d'« équité », il avait suivi les « directions morales » de sa « conscience » plus que les « notions abstraites du vrai et du faux », Rousseau ne se tient pourtant pas pour quitte. Il se confesse encore, il avoue que ces distinctions conceptuelles ne déploient leur subtilité théorique que pour l'exonérer d'un mensonge plus inavouable, comme si le discours théorique sur le mensonge était encore une stratégie mensongère, une technique inavouable de disculpation, une ruse impardonnable de la raison théorique pour tromper la raison pratique, et faire taire le cœur : « Je ne sens pourtant pas mon cœur assez content de ces distinctions pour me croire tout à fait irrépréhensible ». Mais ce dernier, cet avant-dernier remords ne concerne pas seulement l'inépuisable devoir de vérité à l'égard d'autrui, il se tourne aussi vers un devoir envers soi. Rousseau paraît lui aussi sensible à cette possibilité de mensonge à soi, qui définira aujourd'hui et le champ magnétique et la ligne de partage de notre problématique. Y a-t-il un mensonge à soi ? Est-il possible de se mentir à soi-même, c'est-à-dire à la fois de se dire intentionnellement autre chose que ce que l'on sait penser en vérité – ce qui paraît absurde et impraticable – et de le faire pour se nuire à soi-même, pour se léser en agissant ainsi à ses propres dépens, ce qui suppose un devoir envers soi comme un autre ? Rousseau n'exclut pas cette folie puisqu'au moment où il se dit insatisfait, dans son « cœur », de ces « distinctions », il ajoute : « En pesant avec tant de soin ce que je devois aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devois à moi-même ? S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi, c'est un hommage que l'honnête homme doit rendre à sa propre dignité ». Rousseau va encore plus loin dans la confession de l'inexcusable. Il ne finit pas seulement par avouer tel ou tel mensonge, voire telle ou telle fiction inventée, dit-il, pour « suppléer » la stérilité de sa « conversation » ; il se juge d'abord « inexcusable » en raison de la devise même qu'il avait choisie<sup>1</sup>, devise si intraitable qu'elle eût dû exclure non seulement le mensonge, mais aussi la fable et la fiction. Et cela quoi qu'il en coûtât, car cette

<sup>1</sup> *vitam impendere vero* : « consacrer sa vie à la vérité »

éthique de la véracité est toujours une éthique sacrée du sacrifice. Rousseau en parle en effet dans un code de la consécration et il use d'un lexique sacrificiel<sup>2</sup>.

On peut déjà imaginer mille histoires fictives du mensonge, mille discours inventifs, voués au simulacre, à la fable, au mythe et à la production de formes nouvelles au sujet du mensonge et qui ne soient pas pour autant des histoires mensongères, c'est-à-dire, pour se fier au concept classique et dominant du mensonge, des histoires non vraies, mais des histoires innocentes, inoffensives, des simulacres indemnes de parjure et de faux témoignage. Pourquoi ne pas raconter des histoires du mensonge qui, pour ne pas être vraies, ne fassent pas de mal ? des histoires fabuleuses du mensonge qui, ne faisant de mal à personne, pourraient ici ou là faire plaisir, voire faire du bien à quelques-uns ?

Jacques DERRIDA, *Histoire du mensonge*, 2012.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 081 mots en 100 mots  $\pm$  10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleu ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

---

<sup>2</sup> La confession de Rousseau le marque clairement : cette pensée du mensonge ne se sépare en aucun cas d'une pensée du sacrifice : « Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise [que] j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité, et il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par tout mon intérêt et mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse et mon naturel timide. Il falloit avoir le courage et la force d'être vrai toujours en toute occasion et qu'il ne sortit jamais ni fiction ni fable d'une bouche et d'une plume qui s'étoit particulièrement consacrée à la vérité. » J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, « Quatrième Promenade », dans *Œuvres complètes*, t. I, op. cit., p. 1038-1039.